

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 38 (1900)  
**Heft:** 50

**Artikel:** Reliques de Napoléon Ier  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198461>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Elles me firent encore, et avec détail, sur le *Canton de Vaud*, sur les *Deux vôtas*, sur toi, plusieurs compliments les mieux tournés du monde, d'une manière si imprévue, si simple, si cordiale et si charmante que je serais un ingrat, comme je le leur ai dit, si je n'étais pas content d'avoir fait un livre qui a remporté un pareil prix.

Mais conçoit-on quelque chose de pareil ? Des paysannes, puisqu'on les appelle ainsi, qui vendangent, qui foulent le raisin, qui chargent la brante, je l'ai vu, qui fossoient au printemps, tout le monde me l'assure et d'ailleurs elles me l'ont dit, et qui lisent, qui lisent si bien, qui se rappellent si à propos, qui vous disent des choses si aimables qu'on est tenté de les trouver justes. Et avec cela belles, dignes, Durand dit sévères... L'une d'elles te ressemble un peu, et je le lui ai dit ; ce fut là toute ma galanterie. Il est vrai qu'elle voyait bien ce que cela voulait dire, et elle le savait très bien aussi, qu'elle était la plus jolie. »

Au nombre des chansons de Juste Olivier que chantaient ces aimables vigneronnes, il est plus que probable que figurait celle dont voici un fragment, et qu'il avait dédiée à son frère Urbain :

#### LES BŒUFS

Ah ! le beau temps, le temps heureux,  
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !  
Mon frère, bien souvent, j'y pense !  
Non, pourtant, plus souvent que toi  
Qui, j'en suis sûr, dis comme moi  
De nos vieux souvenirs d'enfance :

Ah ! le bon temps, le temps heureux,  
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Dans les grands jours de labourage,  
Quand ils avaient bien retourné  
Le dur sillon, bien cheminé,  
On les mettait au pâturage.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,  
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Nous étions là, sous un grand chêne,  
Allumant le feu du bouvier :  
Une pierre était le foyer ;  
Le bûcher, la forêt prochaine.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,  
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Notre cellier, faut-il le dire ?  
Hélas, c'étaient — fait trop certain ! —  
C'étaient les arbres du voisin...  
Et je n'y puis penser sans rire.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,  
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Et pommes de terre grillées  
Sous la cendre, bien mieux qu'au pot !  
Oh ! — pour tout dire d'un seul mot : —  
Pommes de terre *charbouillées* !

Ah ! le bon temps, le temps heureux,  
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Et les grands bœufs, couchés dans l'herbe,  
En ruminant nous regardaient ;  
Et leurs grands yeux nous répondaient ;  
Et notre feu brillait, superbe !

Ah ! le bon temps, le temps heureux,  
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Le ciel était pur et sans voile ;  
La blanche lune, se levant,  
Comme nous, veillait en rêvant.  
Nous couchions à la belle étoile.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,  
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Nous devons à l'obligeance de MM. G. Bridel & Cie, éditeurs des œuvres d'Olivier, le portrait que nous reproduisons en première page.

#### Un dernier mot sur l'origine du romanche et du ladin.

Après les diverses correspondances que nous avons publiées dernièrement sur ce sujet, nous ne pensions pas avoir l'occasion d'y revenir. Mais les lignes suivantes que M. le professeur Poirier-Delay, à Montreux, a bien voulu nous adresser sur l'origine des anciens idiomes rhétiens, nous paraissent compléter

d'une manière très intéressante ce que nous en avons dit précédemment. Les renseignements fournis par M. Poirier et qui sont tirés de publications récentes, ne nous avaient pas encore été donnés. Nous l'en remercions.

L'origine de la *langue romanche* (*mumma romoncha*) et de son dérivé, le *ladin* date de l'époque romaine. La langue latine supplanta les idiomes celtiques et autres parlés en Helvétie et dans les Grisons en particulier, que traversaient deux ou trois des grandes voies commerciales et stratégiques reliant Rome par Milan avec Vindonissa et les villes d'outre-Rhin.

En un temps relativement court, le *ladin vulgaire* devint la langue de tous les peuples incorporés à l'empire romain. Mais, dans les gosières rudes des Rhètes, — que nous considérons seuls ici, — la langue latine avait un autre timbre qu'au pied des Apennins ou sur les pentes méridionales des Alpes. Sous l'influence des dialectes germaniques, le latin vulgaire se corrompit, dégénéra en idiomes indépendants qui se développèrent organiquement. Ainsi naquirent le *romanche* et le *ladin* son proche-parent.

L'invasion des Alamans, au <sup>v</sup>e siècle, fit disparaître la langue latine des contrées de l'Helvétie orientale et centrale (la Suisse allemande actuelle) ; mais comment s'explique le fait, vraiment curieux, de la persistance d'idiomes dérivés du latin dans les vallées grisonnes, alors que tout le reste de l'Helvétie, moins la Suisse romande aujourd'hui, était noyé sous le flot germanique ?

Grâce aux hautes montagnes qui les protégeaient, grâce aussi aux incessantes relations commerciales et autres avec la vallée du Pô, les vallées de la Rhétie, qui avaient échappé à l'invasion des barbares germains, conservèrent leurs idiomes et leur identité.

Aujourd'hui, le romanche et le ladin disparaissent à grands pas devant la poussée formidable, irrésistible de la langue allemande ; aussi doit-on saluer chaleureusement l'apparition de la *Chrestomacie romanche*, dans laquelle M. le conseiller national Decurtins, des Grisons, a réuni les trésors littéraires des idiomes de la Haute-Rhétie. Il en était temps, car le ladin et le romanche, dans un avenir plus ou moins prochain, seront relégués au rang de langues mortes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Grisons sont en train de se germaniser. Déjà, en 1577, Ulrich Campell écrivait dans sa description, topographie de la Haute-Rhétie : « Il est difficile de trouver quelqu'un dans le Prättigau qui connaisse encore le *rhétien*. Il y a cependant quarante ans seulement, les habitants de la plupart des villages du Prättigau parlaient romanche entre eux et ne se servaient de l'allemand que pour converser avec les étrangers. A l'heure qu'il est, le romanche a été si bien évincé du Prättigau que les habitants de cette vallée s'étonnent quand on leur parle de leurs ancêtres *welches* du <sup>xv</sup>e siècle ; la surprise est plus grande encore chez les montagnards de Davos et les bourgeois de Coire, qui se figurent difficilement que leurs ancêtres, il y a quelques siècles, parlaient le romanche. A l'heure actuelle, cette langue n'est plus guère utilisée que dans la partie supérieure des vallées de l'Inn et des deux Rhins. »

L. POIRIER-DELAY, prof. à Montreux.  
Un lecteur assidu du *Conteur*.

#### Lo receinsémeint tsi la tanta Gri ton.

La senanna passà, que l'ont fé cé receinsémeint fédérat, dou municipaux sont zu roilli à la porta tsi la tanta Gritton, 'na v lha véva qu'est tota soletta.

Quand le ve cliào dou compagnons, revous coumeint dâi monsus, avoué dâi papai dezo lo bré, la pourra vilha eût on bocon la gruletta et lào fe ein sè paneint la frimousse avoué son ferdâi :

— Eh ! la mon Dieu te possibllio, qu'est-te onco arrevà ?

— Ne vigneint po lo receinsémeint ! l'ai deseion dâi municipaux.

— Et te bahy que l'est onço çosse ! fe la vilha, binsu po no fèrè payi dâi novès z'impou, on n'eïn a dza pas prâo dinse, que, dâi z'ans,

m'eïnlevine s'on pào veri ; payi, adé payi, ne savont pas ora coumeint prâo tormenteint là pourrès dzeins !

— N'aussi pas poaire, tanta Gritton, n'est pas d'impou que s'agit ; volliont feinamenteint savâi dierro l'âi a dè dzeins ein Suisse, oùdès-vo ? Adon vo faut liaire là papai que ne veint vo bailli et repondre per écrit à tot cein que l'âi a dessus, pu no repassereint deçando matin queri la folhie. L'est por ti dinse ! compregni-vo ora ?

— Ah ! ah ! bin oi ! mâ, jamé de la via ne vu poai cein fèrè ! vo faut arreindzi cein por mè, se vo pllié !

— Et bin allein !

— Coumeint est-te qu'on vo dit ?

— M'appalo Marguerite, mâ vo sédès, on mè dit Gritton !

— Quin adzo ài-vo ?

— Oh ! por cein, ma fai, n'eïn sé rein ào justo, mâ y'é coumèniyi avoué ma cousine Zaline, vo la cognaitè prâo.

— Ora, dè quinna religion itès-vo ?

— Ah ! volliont onco savâi s'on va ào prèdzo totès lè demeindzes ào quiet ! Y'a dza 'na vouarbo que ne l'âi su z'ua ; mâ su adé po noutron vilho menistre !

— Bon ! bon ! vo faut onco no derè se vo droumetrè tsi vo la né dè deveindro à deçando !

— Mè seimbllo tot parai que cliào monsus sont rudameint tiurieux et founapets ! ora, que cein pào-te lào faire se tiuto ice àobin tsi cauquon d'autre ; mè foudrà petètrè onco lào marquâ se y'é fè dâi bio rêvo ellia né et se y'é étâ tormenteintè pè lè pudzès. T'eïnlevâi pi po dâi brassapapets !

— Ma fai, l'est dinse por ti ! ora, dierro itès-vo ?

— Et bin ne sein trai : ma tchivra, noutron caïon et mè !

— Pourra tanta Gritton, vo faut pas tot méclliâ ; lè bitès à quatrè piautès, on ne s'eïn tsau pas po hoai, mâ feinamenteint dè cliào qu'eïn ont què duès !

— Ah ! ah ! oh bin, y'âobllivô noutrès dzeinelhiès que n'ont què duès dè piautès ; vo foudrà prâo lè marquâ assebin !

— Vo ne l'âi itès pas ; ein fé de dzeins, vo z'itès don soletta.

— Bin oi ! mâ dâi iadzo, la vépra, la Rose à François vint coterdzî avoué mè tantqu'à l'hâora dè baïre lo café !

— Lè barjaques ne comptont pas ! ora, vo faut onco no derè se vo comptâ aberdzi cauquon tsi vo la né dè deveindro à deçando, parceque foudrà onco reimplliâ 'na folhie !

— Mâ ! mâ ! itès-vo fous ! et por quoui mè preni-vo ! aberdzi cauquon ? mè, 'na vilho qu'a passâ houitanta ! Ah ! quand y'ètè dzouvena mè manquâvont pas et y'arè pu mariâ lo valet ào vilho syndico, oùdès-vo ! mâ ne l'è pas volliu pace que, eintèrè no sai de, lo vaudai ne sè contentâvè pas dè iena, coudessai ein couenâ trai à quatro ein on iadzo et l'âi é de : pisque l'est dinse, ne vu rein d'on corattiào dè felhiès et l'âi é bailli son sa. N'è-vo pas bin fé ?

— Oi ! oi ! respet por vo ! ora n'eïn tot, mâ vo foudrà onco mettèrè voutron nom !

— Ah ! mon Dieu ! mè pourrès z'amis, ne vayo perein bé, pu ne sè perein signi, kâ y'a dza 'na vouarba que n'est pas tenu 'na pllionma ; porrâi-t'on pas cein fèrè avoué la marque à fu ?

**Reliques de Napoléon I<sup>er</sup>.** — Divers objets ayant appartenu à l'empereur ont figuré dans les galeries rétrospectives de l'Exposition de Paris. A ce propos, et sur le vu de factures retrouvées dans les archives, on a pu savoir ce qu'il payait ses chapeaux et ses redingotes. — Voici ces factures reproduites par les *Annales politiques et littéraires* :

POUPARD ET C<sup>ie</sup>Palais du Tribunal, galerie côté de la rue  
de la Loi, 22.

Paris, 19 août 1808.

Fourni pour le service personnel de Sa Majesté  
l'Empereur et roi :

Deux chapeaux castor, à 60 fr. . . . . Fr. 120  
24. — Le repassage d'un chapeau et  
fourni une coiffe piquée en soie . . . . . » 6  
26. — Le repassage, id., id. . . . . » 6  
Ainsi, le fameux chapeau coûtait 60 fr. et, dès que  
la coiffe en était fatiguée ou le poil rebroussé, Napoléon le faisait repasser ou redoubler.

MÉMOIRE DES OBJETS FAITS OU FOURNIS

PAR LE JEUNE TAILLEUR, RUE RICHELIEU, N<sup>o</sup> 40.

Pour Sa Majesté l'empereur

1815, avril et mai.

2 habits de chasseur, avec plaque et  
épaulettes . . . . . Fr. 660  
1 habit de grenadier, avec plaque et  
épaulettes . . . . . » 350  
2 redingotes grises, à 160 fr. chaque. . . . . » 320  
La redingote grise avait des entourures de man-  
ches fort larges, car, contrairement à l'habitude des  
officiers de cette époque, Napoléon ne décrochait  
jamais ses épaulettes. S'il n'existait presque plus de  
redingotes grises, en revanche, nombre de « petits  
chapeaux » figurent dans les grands musées des  
capitales de l'Europe. L'un d'eux s'est vendu plus  
de 3000 fr. à la vente du baron Gros.

**Beethoven.**

Le journal la *Scène* raconte cette amusante  
anecdote sur le célèbre compositeur :

Beethoven se laissait tellement dominer par  
sa passion de la musique que lorsqu'il condui-  
sait un orchestre, il lui arrivait pour marquer  
le *decrescendo*, de se baisser peu à peu jus-  
qu'à s'accroupir.

Au contraire, lorsqu'il fallait atteindre au  
*forte*, en passant par un *crescendo*, il se haus-  
sait peu à peu et finissait par bondir en jetant  
un cri sauvage.

Une fois, comme le raconte Spohr dans ses  
*Souvenirs*, il jouait une nouvelle composition  
pour piano et orchestre.

Au premier *tutti*, s'imaginant être le chef  
d'orchestre, il ne s'occupa plus de son instru-  
ment, et s'étant levé il croisa les bras, puis les  
ouvrit violemment pour marquer un *rinfor-  
zando*.

Les chandelles du piano furent projetées  
au loin et les bobèches en cristal se brisèrent  
avec grand bruit. Cet incident jeta le public  
dans l'hilarité.

Beethoven, furieux, recommença le morceau  
de musique et, par précaution, il fit tenir les  
chandeliers par deux gamins placés de chaque  
côté du piano.

Arrivé au *tutti*, il ne put se contenir et re-  
commença à battre la mesure, puis le *rinfor-  
zando* lui fit encore ouvrir les bras avec une  
sauvage énergie.

Un des gamins sut éviter le coup, mais l'autre  
reçut une telle gifle qu'il alla rouler au  
loin avec sa chandelle.

Une explosion de rire accueillit ce nouvel  
incident. Le maître, coléreux, en fut si agacé,  
qu'à la reprise du morceau, il rompit cinq ou  
six cordes du piano.

Depuis ce jour-là, Beethoven ne joua jamais  
plus en public.

**Les paris en Amérique.**

Ce n'est pas le tout de faire des paris, encore  
faut-il, quand on les a perdus, les tenir.

Les Américains qui pariaient avec tant d'en-  
train pour les adversaires de Mac-Kinley pen-  
dant la campagne électorale sont obligés au-  
jourd'hui de s'acquiescer. Et il est curieux de  
voir comment ils s'exécutent.

Beaucoup s'en trouvent ruinés, d'autres es-

tropiés, ceux-là qui avaient parié un bras ou  
une jambe — heureusement qu'aucun n'avait  
mis sa tête en jeu.

Les jeunes filles qui ne se gênaient pas pour  
parier sont maintenant quelque peu embar-  
rassées.

L'une d'elles qui habite Trenton avait parié  
qu'elle danserait sur les marches du palais  
législatif si Bryan était battu.

Aussi en apprenant la défaite de son candi-  
data-t-elle versé des larmes amères; cependant  
elle a dû s'exécuter. Elle s'est rendue, à la  
brune, en compagnie de plusieurs camarades,  
devant le palais législatif et y a dansé pour le  
plus grand amusement des curieux.

Dans la même ville, deux autres jeunes  
filles ont payé un pari électoral en nature.  
Elles ont scié en plusieurs morceaux une tra-  
averse de chemin de fer avec une scie édentée.  
Comme elles s'acquittaient de leur pari, dans  
l'après-midi et devant la porte de la maison de  
l'une d'elles, une foule énorme les entourait.  
Les malheureuses ont travaillé plus d'une  
heure et avaient les mains pleines d'ampoules.

Heureusement que les Américains n'élisent  
pas tous les jours un président.

**La Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle.**

EDITEURS: F. Payot, Lausanne; Schmid et  
Franche, Berne.

Ce grand et magnifique ouvrage, publié par un  
groupe d'écrivains suisses, sous la direction de  
M. Paul Seippel, est maintenant achevé et com-  
prend trois volumes, grand in-8<sup>o</sup>. C'est là un fidèle  
et éloquent tableau de notre vie nationale, dans  
tous les domaines, et digne d'attirer spécialement  
l'attention de tous les hommes intelligents, de tous  
les amis de notre pays. Chaque sujet y est traité par  
une plume hautement autorisée et dans un beau  
langage. Les pages éminemment captivantes et  
instructives y abondent. Et quand on les a lues et  
méditées, on jouit d'une satisfaction bien douce,  
celle de mieux connaître notre patrie et ses institu-  
tions.

Ouvrez l'un des trois volumes où vous voudrez,  
prenez n'importe quel chapitre, et au lieu de quel-  
ques pages, vous en lirez cinquante et vous ne tar-  
derez pas à y revenir.

Et quelle jouissance pour les yeux à s'arrêter sur  
les excellentes illustrations dont le nombre est  
considérable (sept à huit cents); car la valeur ar-  
tistique de l'ouvrage ne le cède en rien à sa valeur  
littéraire; portraits, gravures, dessins, estampes  
sont d'une exécution admirable et constituent un  
commentaire vivant du texte.

*La Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle* comptera certainement  
parmi les plus importantes et les plus belles pu-  
blications qui soient jamais sorties des presses de la  
Suisse romande. Les éditeurs nous ont doté d'une  
œuvre vraiment grandiose, riche de documents de  
toute espèce et qui rendra d'éminents services aux  
écrivains suisses, comme source de renseignements  
abondants et sûrs.

Ah! quel superbe cadeau d'étréne à faire pour  
les bourses qui le permettront, et quelle heureuse  
aubaine pour ceux à qui on en fera la surprise!

**Le mot du logographe** précédent est: *madame* (Adam,  
âme). — Ont deviné: MM. Lavanchy, Col des Roches;  
Zina, Aubonne; M<sup>me</sup> Durussel, Lausanne; L. Schmidt,  
Semsales; Tschelchi, Morat; J. Brouillet, Lausanne; Chris-  
ten, Fribourg; Carrard, Genève; Chevalier, Renens; H.  
Durussel, Clarmont; A. Genoud, Châtel-St-Denis; M.  
Emery, Bussigny; Griot, Chailly; Thoney, Vuarrens; J.  
Bron, Pesoux; B. Menétrey, Chavannes; J. Wæber, Fri-  
bourg; Winkelmann, Grandson; A. Pochon, Lausanne; E.  
Michon, Bremblens; Café Vaudois, Lausanne. — La prime  
est échue à M. Eugène Thoney, à Vuarrens.

**Charade.**

Le premier est zéro; l'autre, mal incurable.

Le tout sur mer, sur terre est très redoutable.

Livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNI-  
VERSELLE: L'université de Cracovie et la Pologne,  
par Edmond Rossier. — En Engadine. Nouvelle,

par V. Gautier. — Russes et Chinois, par A.-O. Sibi-  
riakov. — La question des milices en France, par  
Abel Veugliaire. — A travers l'Amérique du Sud,  
par F. Macler. — Vive à Paris! Nouvelle, par Eu-  
génie Pradez. — *La Bibliothèque universelle* à la  
fin d'un siècle, par Ed. Tallichet. — Chroniques pari-  
sienne, italienne, allemande, anglaise, suisse, scien-  
tifique et politique. — Bulletin littéraire et biblio-  
graphique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne  
(Suisse).

**THÉÂTRE.** — Soirée de gala, annonçait le  
programme de la représentation de jeudi. C'était  
cela. Quelque agrément qu'on ait — même si l'on  
est journaliste — à ne pouvoir dire que du bien des  
gens, ce plaisir perd un peu de son charme, à la  
longue. C'est ce qui arrive avec nos artistes; ils fa-  
tignent la louange. Dans un genre, comme dans un  
autre, ils sont toujours excellents. Leur directeur  
est le plus heureux des hommes.

En dépit des sacrifices que lui impose la repré-  
sentation de **Ma bru**, espérons que M. Darcourt  
voudra bien nous donner une seconde fois cette co-  
médie. Nombreuses sont les personnes qui attendent  
cette décision. Demain, dimanche, du Victor  
Hugo, **Lucrèce Borgia** et, pour finir, **Tailleur  
pour dames**, vaudeville de Feydeau. — Rideau  
à 8 heures.

Grand succès, samedi dernier, pour la soirée de  
la **Choralia** et pour son directeur, M. Ernst. Pro-  
grès constants.

Ce soir, autre succès en perspective pour l'**Or-  
phéon** et naturellement aussi pour son sympathi-  
que directeur, M. Mayor.

**Boutades.**

Petit souvenir d'une course de montagne:

Nous étions entrés dans un chalet pour y  
faire notre « popote ». Sur le beau feu de sapin  
qui flambait dans l'âtre, on suspendit les gam-  
melles; bientôt le doux arôme d'un thé bouil-  
lant se répandait dans la cuisine, et, pour se  
reconforter du brouillard du dehors, on buvait  
à grandes tasses le breuvage chinois.

On en offrit sa part à la dame du logis.

Ayant flairé sa tasse, elle y trempa ses lè-  
vres; — c'était pour la première fois qu'elle  
goutait à cette décoction.

— Ça n'a pas goût à café, dit-elle.

Et au bout d'un moment :

— Eh bien, voilà, quand je voudrai faire du  
café, je ne ferai pas du thé.

On apprend à notre confrère S... la mort  
d'un parfait égoïste.

— C'est fâcheux, dit-il, car il s'aimait beau-  
coup; il va bien se regretter.

Félicite-moi, disait à Calino un de ses amis  
intimes. Je suis nommé agent des postes à  
bord d'un paquebot transatlantique. Bonne  
place, 2000 francs par mois et la nourriture!

Et Calino de lui demander :

— As-tu aussi le logement?

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit: « Les  
**Pilules hématogènes du docteur Vindevogel** m'ont toujours  
pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace  
de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec  
certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuise-  
ment. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Nouveauté!

**PAPETERIE STELLA**

Boîtes élégantes contenant 50 ou 25 feuilles de  
papier à lettre et 50 ou 25 enveloppes de  
bonne qualité.

Prix très avantageux

Lausanne. — Imprimerie Gaillard-Horner.